

Freedom

DU MÊME AUTEUR

Les Corrections, roman, Boréal et Éditions de l'Olivier, 2002 ; coll. « Boréal compact », 2011.

Pourquoi s'en faire ?, essai, Éditions de l'Olivier, 2003.

La Vingt-Septième Ville, roman, Éditions de l'Olivier, 2004.

La Zone d'inconfort. Une histoire personnelle, roman, Éditions de l'Olivier, 2007.

Jonathan Franzen

Freedom

roman

traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Wicke

Boréal

© Jonathan Franzen 2010
© Les Éditions du Boréal 2011 pour l'édition en langue française au Canada
© Les Éditions de l'Olivier 2011 pour la traduction en langue française
Dépôt légal : 3^e trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2010
par Farrar, Straus and Giroux sous le titre *Freedom*.

Diffusion au Canada : Dimedia

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Franzen, Jonathan

Freedom

Traduction de : Freedom.

Publ. en collab. avec Éditions de l'Olivier.

Texte en français seulement.

ISBN 978-2-7646-2104-2

I. Wicke, Anne. II. Titre.

PS3556.R37F7414 2011 813'.54 C2011-941134-2

À Susan Golomb et Jonathan Galassi

Allez ensemble,
Vous tous, ô chers vainqueurs. Et votre ivresse,
Faites-la partager à tous. Moi, vieille tourterelle,
Je vais gagner quelque branche flétrie
Et là pleurer mon compagnon, irretrouvable,
Jusqu'à périr, à mon tour.

Un Conte d'hiver
(traduction Yves Bonnefoy, 1996)

DE BONS VOISINS

Les nouvelles concernant Walter Berglund ne furent pas découvertes dans un quotidien local – Patty et lui étaient partis pour Washington deux ans plus tôt et ils ne signifiaient dorénavant plus rien pour St. Paul – mais la bonne société urbaine de Ramsey Hill n'était pas loyale à sa ville au point de ne pas lire le *New York Times*. Selon un long article vraiment peu flatteur de ce journal, Walter avait assez gravement mis en péril sa vie professionnelle dans la capitale du pays. Ses anciens voisins eurent bien du mal à concilier les mots et expressions le qualifiant dans l'article (« arrogant », « autoritaire », « corrompu sur le plan éthique ») avec le cadre de la 3M dont ils gardaient le souvenir, généreux et souriant, au visage rougeaud, qui se rendait toujours à son travail en bicyclette, remontant Summit Avenue sous la neige de février ; il paraissait bien étrange que Walter, qui était plus vert que Greenpeace et dont les racines étaient rurales, pût maintenant avoir des ennuis pour collusion avec l'industrie du charbon et mauvais traitements envers les gens de la campagne. Mais il y avait toujours eu quelque chose de bizarre chez les Berglund.

Walter et Patty étaient les pionniers de Ramsey Hill – les premiers jeunes diplômés de l'université à acheter une maison dans Barrier Street depuis que le cœur historique de St. Paul avait commencé à connaître des jours difficiles quelque trois décennies plus tôt. Ils avaient eu cette maison victorienne pour une bouchée de pain puis s'étaient échinés pendant dix ans à

la rénover. Au début, une personne extrêmement déterminée mit le feu à leur garage et fractura à deux reprises leur voiture avant qu'ils ne le fassent reconstruire. Des motards à la peau tannée par le soleil envahissaient le terrain vague qui se trouvait de l'autre côté de la ruelle pour y boire de la Schlitz et y griller des saucisses, tout en faisant rugir leurs moteurs aux petites heures de la nuit, jusqu'au moment où Patty sortait en survêtement pour leur dire, « Hé les gars, ça va comme vous voulez ? » Patty ne faisait peur à personne, mais elle avait été une athlète d'exception au lycée puis à l'université et elle possédait encore une sorte d'intrépidité sportive. Dès sa première journée passée dans le quartier, elle avait été désespérément voyante. Grande, coiffée d'une queue-de-cheval, d'une jeunesse absurde, faulant sa poussette entre les voitures désossées, les bouteilles de bière cassées et les vieilles plaques de neige souillées de vomi, elle aurait très bien pu transporter sa journée heure par heure dans les filets suspendus à sa poussette. Derrière elle, les préparatifs, gênés par le bébé, d'une matinée de courses, elles-mêmes gênées par le bébé ; devant elle, un après-midi à écouter la radio publique, son livre de cuisine du Silver Palate, des couches en tissu, du composé à joints, de la peinture au latex ; ensuite, quelques pages du livre *Goodnight Moon*, et enfin, un petit verre de zinfandel. Elle était déjà totalement ce qui n'était qu'un balbutiement dans cette rue.

Durant les premières années, quand on pouvait encore conduire une Volvo 240 sans se sentir embarrassé, l'occupation générale à Ramsey Hill consistait à réapprendre certaines habitudes de vie que vos parents avaient précisément cherché à oublier en partant s'installer dans les banlieues, comme, par exemple, convaincre les flics locaux de vraiment faire leur boulot, ou bien protéger une bicyclette d'un voleur très motivé, ou encore chasser un ivrogne ayant choisi de s'affaler sur vos meubles de jardin, encourager des chats errants à aller chier dans le bac à sable des enfants d'un voisin, ou bien sûr savoir évaluer si une école publique craignait déjà trop pour qu'on se donne la peine de chercher à l'améliorer.

Il y avait également des questions plus contemporaines, comme, et ces couches en tissu ? Ça valait le coup de se compliquer la vie ? Et aussi, était-il vrai que l'on pouvait toujours se faire livrer son lait dans des bouteilles de verre ? Les scouts, politiquement, c'était correct ? Le boulgour était-il un aliment vraiment nécessaire ? Où fallait-il recycler les piles ? Comment répondre quand une personne de couleur démunie vous accusait de détruire son quartier ? Était-il vrai que le vernis des bonnes vieilles assiettes en porcelaine Fiestaware contenait une quantité de plomb dangereuse ? Quel degré de sophistication devait avoir un filtre à eau de cuisine ? Est-ce qu'il arrivait parfois à votre 240 de ne pas passer la surmultipliée quand vous pressiez le bouton ? Que valait-il mieux, donner de la nourriture aux mendiants, ou rien du tout ? Était-il possible d'élever des enfants brillants, confiants et heureux comme jamais, tout en travaillant à plein temps ? Pouvait-on moudre les grains de café la veille de leur utilisation, ou fallait-il le faire le matin même ? Existait-il une seule personne, dans toute l'histoire de St. Paul, qui avait connu une expérience positive avec un couvreur ? Et où trouver un bon mécano spécialiste des Volvo ? Votre 240, est-ce qu'elle avait aussi un problème, avec le câble de frein à main qui se bloquait ? Et ce bouton, sur le tableau de bord, signalé de manière fort énigmatique, qui faisait un petit clic suédois très satisfaisant mais qui semblait toutefois n'être relié à rien : c'était quoi, ça ?

Pour toutes ces questions, Patty Berglund était la personne à consulter, la diffuseuse rayonnante du pollen socioculturel, une affable abeille. Elle était l'une des rares mères au foyer de Ramsey Hill et était bien connue pour refuser obstinément de dire du bien d'elle-même comme du mal d'autrui. Elle disait qu'elle s'attendait à être un jour « décapitée » par une des fenêtres à guillotine dont elle avait remplacé les mécanismes de sécurité. Ses enfants se mouraient « sans doute » de trichinose, après avoir consommé du porc qu'elle n'avait pas fait assez cuire. Elle se demandait si son « accoutumance » aux vapeurs de décapants à peinture pouvait avoir

quelque chose à voir avec le fait qu'elle ne lisait « jamais » plus le moindre livre. Elle avouait qu'elle « n'avait plus le droit » de mettre du fertilisant sur les fleurs de Walter après ce qui s'était passé « la dernière fois ». Il y en avait bien certains qui n'appréciaient pas vraiment sa façon de toujours se dénigrer – qui y détectaient une sorte de condescendance, comme si Patty, en exagérant ses petits défauts, tentait de manière trop ostensible de ménager les susceptibilités de maîtresses de maison moins accomplies. Mais la plupart des gens jugeaient son humilité sincère ou du moins amusante, en tout cas il était difficile de résister à une femme que vos enfants adoraient, qui se souvenait non seulement de leurs anniversaires mais également des vôtres et qui apparaissait à votre porte chargée d'un plat de cookies, d'une carte ou de quelques brins de muguet plongés dans un petit vase déniché dans un dépôt-vente, qu'elle vous disait de ne pas vous soucier de lui rendre.

Tout le monde savait que Patty avait grandi dans l'Est, dans une banlieue de New York, qu'elle avait été une des premières femmes à recevoir une bourse prenant en charge la totalité de ses études pour aller jouer au basket-ball dans le Minnesota, où, durant sa deuxième année d'études, selon une plaque accrochée sur un mur du bureau de Walter, elle avait été élue deuxième meilleure joueuse du pays à son poste. Chose étrange chez Patty, étant donné son sens très prononcé de la famille, elle ne semblait pas avoir de liens vraiment perceptibles avec ses racines. Des saisons entières s'écoulaient sans qu'elle ne fit un pas hors de St. Paul, et on ne savait pas trop si des visiteurs venus de l'Est, pas même ses parents, étaient jamais venus leur rendre visite. Si vous l'interrogez sans détour sur ses parents, elle vous répondait qu'ils faisaient tous les deux beaucoup de bonnes choses pour beaucoup de gens, que son père avait un cabinet d'avocats à White Plains, que sa mère était dans la politique, oui, c'était une représentante de l'État de New York. Elle hochait ensuite la tête avec beaucoup de conviction, en déclarant, « Voilà, voilà ce qu'ils font dans la vie », comme si le sujet était ainsi épuisé.

On aurait pu inventer un jeu qui aurait consisté à pousser Patty à dire que quelqu'un se comportait « mal ». Lorsqu'on lui avait appris que Seth et Merrie Paulsen organisaient une grande fête d'Halloween pour leurs jumeaux et qu'ils avaient délibérément invité tous les gosses de la rue sauf Connie Monaghan, Patty s'était contentée de répondre que c'était vraiment très « étrange ». Quand elle croisa ensuite les Paulsen dans la rue, ils lui expliquèrent qu'ils avaient essayé absolument tout l'été de convaincre Carol, la mère de Connie Monaghan, de cesser de balancer ses mégots de la fenêtre de sa chambre dans la petite pataugeoire des jumeaux. « C'est vraiment étrange », avait acquiescé Patty, en secouant la tête, « mais, tout de même, ce n'est pas la faute de Connie. » Les Paulsen, cependant, ne pouvaient s'accommoder d'un adjectif comme « étrange ». Ils voulaient du « sociopathe », ils voulaient du « passif-agressif », ils voulaient du « mauvais ». Ils voulaient que Patty choisisse une de ces épithètes et qu'avec eux elle l'applique à Carol Monaghan, mais Patty fut incapable d'aller plus loin qu'« étrange » et en conséquence les Paulsen refusèrent d'ajouter Connie à leur liste d'invités. Une injustice qui mit Patty suffisamment en colère pour que, le jour de la fête, elle emmène ses propres enfants, plus Connie et un camarade de classe, jusqu'à une ferme spécialisée dans la culture des citrouilles, mais le pire qu'elle ait alors pu dire sur les Paulsen, c'était que leur méchanceté vis-à-vis d'une fillette de sept ans était réellement très étrange.

Carol était la seule autre mère de Barrier Street à vivre dans le coin depuis aussi longtemps que Patty. Elle était arrivée à Ramsey Hill dans le cadre d'un programme d'échange, pourrait-on dire : elle avait été la secrétaire de quelqu'un de très haut placé dans le comté de Hennepin qui l'avait chassée de son district après l'avoir mise enceinte. Dans les Twin Cities, à la fin des années soixante-dix, il n'y avait plus tant de juridictions que ça où le fait d'employer la mère de votre enfant illégitime était encore considéré comme allant de pair avec une forme de gouvernance saine. Carol devint alors

une de ces employées peu scrupuleuses du bureau des permis de la ville, enclines à prendre des pauses, tandis qu'une personne ayant des connexions tout aussi fortes à St. Paul fut engagée à sa place de l'autre côté du fleuve. La maison en location de Barrier Street, près des Berglund, avait sans doute été incluse dans le marché; il était sinon difficile de comprendre pourquoi Carol aurait accepté de vivre dans ce qui était encore au fond un quartier misérable. Une fois par semaine, en été, un jeune homme au regard vide, vêtu d'une combinaison du Service des espaces verts, arrivait à la fin de la journée dans un 4 × 4 banalisé et lui tondait sa pelouse; en hiver, le même jeune type réapparaissait pour dégager à la souffeuse la neige qui recouvrait son allée.

Vers la fin des années quatre-vingt, Carol se trouva être la dernière habitante non bobo du quartier. Elle fumait des Parliament, se décolorait les cheveux, faisait de ses ongles des serres terrifiantes, donnait à sa fille une nourriture extrêmement industrielle et rentrait très tard chez elle le jeudi soir (« C'est le soir où maman sort », expliquait-elle, comme si toutes les mamans avaient ainsi un soir), elle pénétrait sans bruit chez les Berglund avec la clé qu'ils lui avaient donnée et récupérait une Connie endormie sur le canapé où Patty l'avait installée avec des couvertures. Patty avait été d'une immense générosité en proposant de s'occuper de Connie pendant que Carol travaillait, faisait ses courses ou se rendait à ses rendez-vous du jeudi soir, et Carol était devenue extrêmement dépendante de Patty pour d'innombrables heures de baby-sitting gratuit. Il n'aurait pu échapper à Patty que Carol rendait cette générosité en ignorant totalement la fille de Patty, Jessica, et en cajolant de manière fort inconvenante son fils, Joey (« Je peux avoir un autre petit bisou de notre tombeur ? »), tout comme en se tenant très près de Walter lors des réunions entre voisins, avec ses chemisiers très fins et ses talons aiguilles de serveuse de bar, chantant les louanges des prouesses bricoleuses de Walter et hurlant de rire à chaque mot qu'il prononçait; mais, pendant nombre d'années, le pire que Patty ait pu dire de Carol,

c'était que les mères célibataires avaient une vie difficile et que si Carol lui semblait parfois étrange, c'était sans doute dans le simple but de préserver sa fierté.

De l'avis de Seth Paulsen, qui parlait un peu trop souvent de Patty au goût de sa femme, les Berglund étaient ce genre de progressistes qui se sentaient excessivement coupables et qui avaient besoin de pardonner à tout le monde pour que leur bonne fortune personnelle puisse leur être pardonnée; des gens qui n'avaient pas le courage d'assumer leurs privilèges. Un des problèmes, avec la théorie de Seth, c'était que les Berglund n'étaient pas si privilégiés que ça; leur seul bien connu était leur maison, qu'ils avaient reconstruite de leurs propres mains. Un autre problème, comme le faisait remarquer Merrie Paulsen, c'était que Patty n'était pas si progressiste, au fond, elle n'était en aucun cas féministe (elle qui restait au foyer avec son calendrier d'anniversaires, à faire ses foutus cookies d'anniversaire) et elle semblait être totalement allergique à la politique. Si on lui parlait d'une élection ou d'un candidat, on voyait bien qu'elle luttait vainement pour conserver sa jovialité habituelle – il fallait la voir s'agiter et hocher frénétiquement la tête, avec bien trop de oui-oui-oui. Merrie, qui avait dix ans de plus que Patty et qui aurait difficilement pu le nier, avait milité avec les étudiants démocrates à Madison et était maintenant très active dans l'engouement général pour le beaujolais nouveau. Lorsque Seth, au cours d'un dîner, mentionna pour la troisième ou quatrième fois le nom de Patty, le visage de Merrie devint aussi rouge que le breuvage nouveau et elle déclara qu'il n'y avait absolument aucune trace de conscience éclairée, aucune solidarité, aucune substance politique, aucune structure fongible, aucun communautarisme réel dans la soi-disant convivialité de Patty Berglund, tout ça c'était juste des conneries régressives de mère au foyer, et franchement, d'après Merrie, si on grattait un peu sous la jolie surface, on serait sans doute surpris de trouver quelque chose de plutôt dur et égoïste, de compétitif et de reaganien chez Patty; il était évident que tout ce qui lui importait, c'étaient ses enfants

et sa maison – pas ses voisins, pas les pauvres, pas son pays, pas ses parents, pas même son propre mari.

Et Patty était incontestablement folle de son fils. Bien que Jessica fût de manière plus évidente une source de satisfaction pour ses parents – amoureuse des livres, proche de la nature, flûtiste talentueuse, vaillante sur le terrain de football, baby-sitter très prisée, pas assez jolie pour que cela puisse avoir sur elle un impact moral négatif, admirée même par Merrie Paulsen –, Joey était pourtant l'enfant dont Patty ne pouvait s'empêcher de parler. En gloussant, sur son éternel ton de confiance plein d'autodénigrement, elle déversait quantité de détails sur les difficultés que Walter et elle rencontraient avec Joey. La plupart des anecdotes donnaient dans la plainte, et pourtant personne ne doutait qu'elle adorait ce garçon. Elle était un peu comme une femme se plaignant de son sublime mais volage petit ami. Comme si elle était fière de le voir lui piétiner le cœur : comme si son acceptation de ce piétinement était la chose la plus importante, peut-être même la seule chose, qu'elle souhaitait que le monde connût.

« C'est un vrai petit con », déclara-t-elle aux autres mères durant le long hiver de la Guerre du dodo, alors que Joey revendiquait le droit de se coucher aussi tard que Patty et Walter.

– Il pique des crises ? Il pleure ? demandèrent les autres mères.

– Vous voulez rire ? répondit Patty. J'aimerais bien, qu'il pleure. Ce serait normal, qu'il pleure, et puis, surtout, il finirait par s'arrêter.

– Il fait quoi, alors ? demandèrent les mères.

– Il conteste les fondements de notre autorité. On le force à éteindre sa lumière, mais selon lui il ne devrait pas être obligé de dormir tant que nous n'avons pas éteint notre lumière, parce qu'il est exactement comme nous. Et je vous assure, c'est comme une pendule, tous les quarts d'heure, je vous jure, il est là allongé dans son lit, les yeux rivés sur son réveil, et tous les quarts d'heure, il crie, "J'dors toujours pas ! J'dors toujours pas !". Et en plus sur un ton méprisant, ou je dirais plutôt sarcastique, c'est vraiment très étrange. Je supplie Walter de ne pas mordre à l'hameçon, mais

non, il est minuit moins le quart, et voilà Walter dans le noir près de Joey, et ils repartent une fois de plus dans une discussion sur la différence entre les adultes et les enfants, sur la famille comme démocratie ou comme dictature bienveillante, et au bout du compte, c'est moi qui m'écroule, vous voyez ce que je veux dire, je suis dans mon lit et je gémiss, "Je vous en prie, arrêtez, je vous en prie!" ».

L'histoire de Patty n'amusa pas Merrie Paulsen. Tard ce soir-là, alors qu'elle remplissait le lave-vaisselle avec les plats du dîner, elle fit remarquer à Seth qu'il n'était pas vraiment surprenant que Joey soit un peu perturbé quant à la distinction entre enfants et adultes... dans la mesure où sa propre mère semblait également souffrir d'une certaine confusion entre les deux et se demander à quelle catégorie elle appartenait. Est-ce que Seth avait remarqué que, dans les histoires de Patty, la discipline venait toujours de Walter, comme si Patty n'était qu'un témoin inepte dont le rôle consistait uniquement à être adorable?

« Je me demande si elle est vraiment amoureuse de Walter, songea Seth avec entrain, tout en débouchant une ultime bouteille. Sur le plan physique, je veux dire.

– Le sous-texte, c'est toujours, "Mon fils est extraordinaire", dit Merrie. Elle se plaint constamment de son seuil d'attention.

– Enfin, pour honnête, dit Seth, ça a plutôt à voir avec l'entêtement de ce garçon. Son infinie patience dès qu'il s'agit de provoquer l'autorité de Walter.

– Chaque mot qu'elle prononce à son sujet est une sorte de fanfaronnade déguisée.

– Et toi, tu ne fanfaronnes jamais? la taquina Seth.

– Sans doute, dit Merrie, mais j'ai au moins conscience un minimum de l'image que je renvoie aux autres. Et je ne mesure pas ma valeur à celle de mes enfants.

– Tu es la mère parfaite, s'amusa Seth.

– Non, ça, c'est Patty, dit Merrie, tout en acceptant un autre verre de vin. Moi, je suis juste une très bonne mère. »

Les choses étaient trop faciles pour Joey, se plaignait Patty. Il avait des cheveux dorés, il était beau et semblait posséder naturellement les réponses à tous les tests qu'une école pouvait lui faire passer, comme si les séries de A, de B et de C des questionnaires à choix multiple étaient inscrites dans son ADN. Il était incroyablement à l'aise avec des voisins qui avaient cinq fois son âge. Lorsque son école ou son groupe de louveteaux le forçait à aller de porte en porte pour vendre des bonbons ou des billets de tombola, il se montrait très franc quant à l'« escroquerie » dont il était alors complice. Il avait mis au point un sourire condescendant tout à fait exaspérant lorsqu'il se trouvait face à des jouets ou à des jeux appartenant à d'autres garçons, mais que Patty et Walter refusaient de lui acheter. Pour effacer ce sourire, ses amis tenaient absolument à partager leurs biens, c'est ainsi qu'il devint un as des jeux vidéo alors même que ses parents étaient opposés à ce type de jeux ; il finit aussi par acquérir une connaissance encyclopédique de la musique urbaine que ses parents tentaient, avec le plus grand mal, d'éloigner de ses oreilles de pré-ado. Il n'avait pas plus de onze ou douze ans quand un soir, à la table du dîner, selon Patty, il avait, accidentellement ou délibérément, appelé son père « mec ».

« Ouh-la-la, ça n'a pas beaucoup plu à Walter, dit-elle aux autres mères.

– C'est comme ça que les ados se parlent, aujourd'hui, dirent les mères. Ça vient du rap.

– C'est ce que Joey a dit, confirma Patty. Il a dit que c'était juste un mot, et même pas un gros mot. Et bien sûr, Walter s'est permis d'exprimer son désaccord. Et moi, je suis là, assise à table, et je me dis, “Wal-ter, Wal-ter, ne-fais-pas-ça, ça-ne-sert-à-rien-de-discuter” ; mais non, il faut qu'il explique que, par exemple, même si “boy” n'est pas un gros mot, il ne faut pas pour autant l'employer avec un adulte, surtout si c'est un Noir, mais bien sûr, le problème avec Joey, c'est qu'il refuse de reconnaître la moindre différence entre enfants et adultes, et on en arrive donc au stade où Walter lui dit qu'il n'aura pas de dessert, ce à quoi Joey réplique

qu'il n'en veut pas, qu'en fait, il n'aime pas vraiment les desserts, et moi je me dis, "Wal-ter, Wal-ter, ne-fais-pas-ça", mais Walter ne peut pas s'en empêcher, il faut qu'il essaie de prouver à Joey par $a + b$ qu'en fait il adore les desserts. Mais Joey refuse toutes les preuves de Walter. Il ment effrontément, bien sûr, et il prétend que s'il s'est jamais resservi en dessert, c'est uniquement parce que ça se fait, pas parce qu'il aime vraiment ça, et le pauvre Walter, qui ne supporte pas qu'on lui mente, lui dit, "D'accord, alors si tu n'aimes pas ça, qu'est-ce que tu dirais d'un mois entier sans dessert?". Et moi je pense, "Wal-ter, Wal-ter, ça-va-mal-finir", parce que Joey répond, "On peut même dire un an sans dessert, je ne mangerai plus jamais de dessert, sauf pour être poli si je suis invité chez quelqu'un", ce qui, bizarrement, est une menace crédible... il est tellement têtu qu'il le ferait sans doute. Et moi je dis, "Bon, allez, les gars, on arrête, le dessert, ça fait partie d'un groupe d'aliments importants, ne vous emballez pas", ce qui sape immédiatement l'autorité de Walter, et, dans la mesure où la discussion portait sur son autorité, j'ai encore réussi à détruire tout ce qu'il avait pu accomplir de positif. »

Une autre personne aimait particulièrement Joey, c'était Connie, la fille Monaghan. C'était une petite personne grave et silencieuse, qui avait l'habitude déconcertante de soutenir votre regard sans ciller, comme si vous n'aviez rien en commun. Elle était une présence régulière l'après-midi dans la cuisine de Patty, s'évertuant à modeler de la pâte à cookie en sphères parfaitement géométriques, déployant tant d'efforts que le beurre se liquéfiait et donnait un brillant sombre à la pâte. Patty faisait onze boulettes pour chaque boulette confectionnée par Connie, et quand les cookies sortaient du four Patty ne manquait jamais de demander à Connie la permission de manger l'unique cookie « vraiment génial » (plus petit, plus plat, plus dur). Jessica, qui avait un an de plus que Connie, semblait heureuse de céder la cuisine à la petite voisine pour aller lire ou jouer avec ses vivariums. Connie ne présentait aucune menace pour une fille aussi épanouie que Jessica. Connie n'avait

aucune notion de complétude – elle n'était que profondeur, sans largeur de vue. Quand elle coloriait, elle se perdait dans le remplissage à outrance d'une ou deux zones avec son feutre et laissait le reste en blanc, sans tenir compte des joyeuses injonctions de Patty qui lui conseillait d'essayer d'autres couleurs.

Le vif intérêt que Connie portait à Joey était évident pour toutes les mères du coin sauf, apparemment, pour Patty, peut-être parce que Patty lui portait elle-même un intérêt tout aussi vif. À Linwood Park, où Patty organisait parfois des compétitions sportives pour les enfants, Connie restait assise toute seule sur la pelouse et s'occupait en confectionnant des bagues en trèfle pour le plaisir, elle laissait s'écouler les minutes jusqu'à ce que ce fût le tour de Joey de prendre la batte ou de lancer le ballon de foot au bout du terrain, ce qui réveillait momentanément son attention. Elle était comme une amie imaginaire qui se trouverait être visible. Joey, avec cette maîtrise de lui-même si précoce, trouvait rarement indispensable de se montrer méchant avec elle devant ses amis et Connie, pour sa part, chaque fois que les garçons s'apprêtaient manifestement à faire des trucs de garçons, était assez sage pour se retirer et se dématérialiser sans reproche ni supplication. Elle se contenterait d'attendre le lendemain. Pendant longtemps, elle se contenta aussi de Patty, agenouillée au milieu de ses légumes ou bien perchée sur une échelle avec sa chemise de flanelle tachée de peinture, Patty plongée dans le labeur sisyphéen de l'entretien des peintures d'une maison victorienne. Si Connie ne pouvait pas être à côté de Joey, elle pouvait au moins lui être utile en tenant compagnie à sa mère quand il n'était pas là.

« Où tu en es, avec tes devoirs ? lui demandait Patty du haut de son échelle. Tu as besoin d'aide ?

– Ma mère m'aidera quand elle rentrera.

– Elle va être fatiguée, il sera tard. Tu pourrais lui faire la surprise et t'y mettre maintenant. Ça te dit ?

– Non, je vais attendre. »

Le moment précis où Connie et Joey ont commencé à baiser

restait inconnu. Seth Paulsen, sans aucune preuve, uniquement pour choquer les gens, adorait émettre l'avis que Joey avait onze ans et Connie douze. Les spéculations de Seth reposaient sur l'intimité offerte par une cabane que Walter avait aidé Joey à construire dans un vieux pommier sauvage du terrain vague. À la fin de son année de quatrième, le nom de Joey ne cessait de revenir dans les réponses que faisaient les garçons du voisinage aux questions parentales faussement innocentes quant au comportement sexuel de leurs camarades de classe, et il parut par la suite probable que Jessica savait quelque chose dès la fin de cet été-là – soudain, sans dire pourquoi, elle se montra étonnamment méprisante envers son frère et Connie. Mais personne ne les a jamais réellement vus ensemble avant l'hiver suivant, lorsqu'ils se lancèrent dans les affaires.

D'après Patty, la leçon que Joey avait tirée de ses sempiternelles discussions avec Walter était que les enfants devaient obéir à leurs parents parce que c'était les parents qui avaient l'argent. Ce qui fournit un exemple supplémentaire de la personnalité extraordinaire de Joey : tandis que les autres mères se lamentaient sur la propension de leurs enfants à demander de l'argent comme si cela leur était dû, Patty brodait d'hilarantes caricatures du chagrin de Joey quand il devait supplier Walter pour quelques fonds. Les voisins qui embauchaient Joey trouvaient qu'il dégagait la neige et ratissait les feuilles avec une diligence surprenante, mais Patty disait qu'au fond il détestait ces maigres émoluments et jugeait que dégager la neige de l'allée d'un adulte le plaçait dans une position peu enviable vis-à-vis de l'adulte en question. Les ridicules projets visant à gagner de l'argent suggérés dans les publications des boy-scouts – vendre au porte-à-porte des abonnements à des magazines, apprendre des tours de magie et vendre des billets pour des spectacles de prestidigitation, se former à l'art de la taxi-dermie et empailler les perches dorées de vos voisins susceptibles d'être primées dans des concours – tout cela puait soit la vassalité (« Je suis l'empailleur de la classe dirigeante »), soit, pire encore,

la charité. Et donc, dans sa quête pour se libérer de la tutelle de Walter, il fut inévitablement attiré par la création d'entreprise.

Quelqu'un, peut-être était-ce même Carol Monaghan, payait les frais de scolarité de Connie dans une petite institution catholique, St. Catherine's, où les filles portaient un uniforme et n'avaient pas le droit d'avoir de bijoux, sauf une bague («simple, en métal»), une montre («simple, sans ornements») et une paire de boucles d'oreilles («simples, en métal, ne devant pas dépasser un centimètre et demi»). Il se trouva qu'un jour une des plus populaires filles de troisième de l'école de Joey, Central High, était rentrée d'un voyage familial à New York avec une montre bon marché, très admirée à la pause déjeuner, une montre dotée d'un bracelet jaune en caoutchouc sur lequel un vendeur de Canal Street avait incrusté de minuscules lettres couleur rose bonbon pour former une phrase d'une chanson de Pearl Jam, DON'T CALL ME DAUGHTER, à la demande de la fille. Comme Joey allait plus tard le rappeler dans les lettres de motivation de ses dossiers de candidature universitaire, il avait immédiatement pris l'initiative de rechercher le grossiste vendant ces montres et le prix d'une presse à thermo-implosion. Il avait investi en équipement quatre cents dollars puisés dans ses économies, avait fabriqué pour Connie un simple bracelet de plastique (qui annonçait READY FOR THE PUSH) pour qu'elle l'exhibe à St. Catherine's; ensuite, se servant de Connie comme intermédiaire, il avait vendu des montres personnalisées à un bon quart de ses camarades, trente dollars pièce, avant que les bonnes sœurs s'en avisent et modifient le code vestimentaire pour interdire les montres avec texte thermo-incrusté. Ce que, bien sûr – comme Patty le dit aux autres mères –, Joey jugea scandaleux.

«Ce n'est pas scandaleux, dit Walter à Joey. Tu bénéficiais là d'une absence de régulation commerciale. Je n'ai jamais remarqué que tu te plaignais des règles quand elles étaient en ta faveur.

– J'ai fait un investissement. J'ai pris un risque.

– Tu exploitais un créneau, et ils ont bouché ce créneau. Tu ne les as pas vus venir?

- Et toi, pourquoi tu ne m’as pas prévenu ?
- Je t’ai prévenu.
- Tu m’as juste dit que je pourrais perdre de l’argent.
- Et en fait tu n’as même pas perdu d’argent. C’est simplement que tu n’en as pas gagné autant que tu l’aurais voulu.
- Oui, mais ça reste de l’argent que j’aurais dû gagner.
- Joey, gagner de l’argent n’est pas un droit. Tu vends des cochonneries dont ces filles n’ont pas vraiment besoin et que certaines ne peuvent sans doute pas s’offrir. C’est pour ça que l’école de Connie a un règlement vestimentaire – pour être juste envers tout le monde.

– C’est ça, juste envers tout le monde sauf moi. »

À la façon dont Patty rapporta la conversation, riant de l’indignation innocente de Joey, il fut évident pour Merrie Paulsen que Patty n’avait toujours aucune idée de ce que son fils faisait avec Connie Monaghan. Pour s’en assurer, Merrie poussa un peu dans les détails. De l’avis de Patty, qu’est-ce que Connie avait touché pour la peine ? Est-ce qu’elle travaillait à la commission ?

« Mais oui, nous avons dit à Joey qu’il devait lui donner la moitié de ses bénéfices, dit Patty. Mais il l’aurait fait, de toute façon. Il a toujours été très protecteur avec elle, même s’il est plus jeune.

– Il est comme un frère pour elle...

– Non, en fait, plaisanta Patty, il est beaucoup plus gentil que ça. Demande donc à Jessica ce que c’est, d’être sa sœur.

– Ah, oui, je vois, ha-ha-ha. »

Plus tard ce jour-là, Merrie s’en ouvrit à Seth.

« C’est dingue, elle n’a vraiment aucune idée de ce qui se passe.

– Ce n’est pas bien de s’amuser de l’ignorance d’un autre parent, dit Seth. C’est tenter le diable, tu ne crois pas ?

– Excuse-moi, mais c’est juste que c’est trop drôle, c’est trop bon. Il va falloir que tu compatisses pour deux et que tu t’occupes du diable.

– Je suis gêné pour elle.

– Eh bien, pardonne-moi mais moi, je trouve ça hilarant. »